

L'expérimentation spirite de deux pères Victor Hugo et Arthur Conan Doyle

Maxime Prévost, Ph.D.

Volume 18, numéro 1, automne 2005

Hélas, célébrer la mort!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Prévost, M. (2005). L'expérimentation spirite de deux pères : Victor Hugo et Arthur Conan Doyle. *Frontières*, 18(1), 27–32. <https://doi.org/10.7202/1074311ar>

Résumé de l'article

Cet article s'intéresse à l'expérience spirite de deux écrivains, Victor Hugo et Arthur Conan Doyle, soit deux pères qui se sont intéressés aux communications d'outre-tombe après la mort d'un de leurs enfants. Leur foi spirite y est considérée comme une actualisation du pari pascalien : je fais comme s'il y avait une vie après la mort, et comme s'il était possible de communiquer avec les âmes des disparus; si je me trompe, je n'ai rien perdu; si j'ai raison, je retrouve mes proches. Après tout, survivre dans la conscience de ceux qui nous aiment, n'est-ce pas exister, même si la mort a fait son oeuvre ?

L'EXPÉRIMENTATION SPIRITE DE DEUX PÈRES VICTOR HUGO ET ARTHUR CONAN DOYLE

Résumé

Cet article s'intéresse à l'expérience spirite de deux écrivains, Victor Hugo et Arthur Conan Doyle, soit deux pères qui se sont intéressés aux communications d'outre-tombe après la mort d'un de leurs enfants. Leur foi spirite y est considérée comme une actualisation du pari pascalien: je fais comme s'il y avait une vie après la mort, et comme s'il était possible de communiquer avec les âmes des disparus; si je me trompe, je n'ai rien perdu; si j'ai raison, je retrouve mes proches. Après tout, survivre dans la conscience de ceux qui nous aiment, n'est-ce pas exister, même si la mort a fait son œuvre?

Mots clés: *foi spirite – Victor Hugo – Arthur Conan Doyle.*

Abstract

This paper deals with the spiritualistic convictions of two authors, Victor Hugo and Arthur Conan Doyle, two fathers who became fascinated with other-worldly communications after having lost one of their children. Their faith in spiritualism is interpreted as a modern actualisation of Blaise Pascal's famous spiritual bet: I shall do as if there were a life after death, and as if it were possible to communicate with the souls of the dead; if I am wrong, I have lost nothing; if I am right, I am reunited with my lost ones. After all, is not survival in the consciousness of our loved ones a form of existence?

Keywords: *spiritualism – Victor Hugo – Arthur Conan Doyle.*

Maxime Prévost, Ph.D.,
professeur, Département des lettres françaises,
Université d'Ottawa.

Avant de célébrer la mort, il faut admettre son existence. L'idée de notre propre fin n'est pas nécessairement angoissante. Comme le disait Socrate dans son apologie, le pire scénario *post mortem* nous confronte à un néant comparable au sommeil sans rêve et, par conséquent, ne devrait pas nous effrayer. Les scénarios les plus optimistes rendent pour leur part la mort souhaitable, puisqu'elle nous promettrait une nouvelle existence faite de promenades dans l'au-delà et de dialogues avec les penseurs et les grands guerriers qui nous ont précédés¹. Ce n'est donc pas l'idée de notre propre mort qui serait terrifiante, mais bien celle de la disparition de nos proches.

J'aimerais dans les pages qui suivent évoquer deux écrivains, deux pères qui ont chacun perdu un enfant qui entraînait tout juste dans l'âge adulte. On conçoit qu'une telle perte est traumatisante et fait naître une douleur condamnée à demeurer indicible à moins de se perdre dans les poncifs de la douleur. Ces deux écrivains sont Victor Hugo, dont la fille Léopoldine est morte noyée en 1843, et Arthur Conan Doyle, dont le fils Kingsley est mort au front lors de la Grande Guerre. Ce qui est intéressant à noter en premier lieu est que ces hommes de lettres n'ont pas immédiatement cherché à donner une forme écrite à leur souffrance, qu'on peut toutefois imaginer insoutenable étant donné les liens profonds qui les unissaient aux disparus. Comme plusieurs

parents éplorés des deux derniers siècles, ils ont après leur perte découvert une nouvelle foi: la foi spirite. La conversion spirite est effectivement un phénomène qui guette les âmes en peine, celles qui ont connu une perte que le temps ne peut atténuer. Grâce à cette conversion, ces deux écrivains sont parvenus à apprivoiser la mort et, éventuellement, à la célébrer.

Je suis tout à fait conscient que le spiritisme est un terrain d'enquête miné et que la postérité de Victor Hugo et de Conan Doyle tient en grande partie à l'occultation de leur foi spirite, qu'on considère habituellement comme une aberration qui ne porte guère à conséquence. Sur les années spirites de Hugo, la critique garde en général un silence prudent²; l'engagement de Doyle face à l'occultisme est oublié au profit des enquêtes de Sherlock Holmes, alors que les (rares) lecteurs qui ont abordé l'ensemble de ses œuvres auront compris que ce détective n'était en somme pour son auteur qu'une caricature de l'esprit positiviste. Les écrits de Doyle sur le spiritisme³ sont depuis longtemps hors d'impression; on sait pourtant qu'il a consacré les treize dernières années de sa vie à répandre la bonne nouvelle occulte. Ne tenant guère à ce que ma propre crédibilité ne s'effondre d'entrée de jeu, il me faut préciser d'emblée que je ne porte pas foi au spiritisme. Je suis l'un de ces sceptiques athées et matérialistes qui, comme les personnages de Michel Houellebecq, trouvent parfois le temps long le dimanche⁴. Toutefois, j'entends résister à la tentation du cynisme. Hugo et Doyle ont essayé de faire face à la tragédie humaine que nous

occultons tous avec plus ou moins de succès : nos proches vont disparaître. Si les religions traditionnelles ne nous apportent plus aucun réconfort, alors quoi ? Victor Hugo et Conan Doyle, comme une foule d'autres adeptes du spiritisme, semblent dire : je fais comme s'il y avait une vie après la mort, et comme s'il était possible de communiquer avec les âmes des disparus ; si je me trompe, je n'ai rien perdu ; si j'ai raison, je retrouve mes proches. Qui plus est, si j'ai raison mais que je me confine à un scepticisme de surface, c'est-à-dire si, par peur du ridicule, je refuse d'essayer d'entrer en communication avec ma fille ou mon fils disparu, je me conduis peut-être avec un égoïsme répréhensible. L'esprit d'un petit garçon n'aurait-il pas révélé à Doyle que l'au-delà est rempli d'enfants éplorés parce qu'abandonnés par leurs parents (Doyle, 1918, p. 135-136) ? Hugo écrit pour sa part dans le poème « Trois ans après » qu'il ne sera pas l'un de ces parents qui peuvent oublier l'enfant disparu, un tel oubli constituant une deuxième mort :

Vous voyez des pleurs sur ma joue,
Et vous m'abordez mécontents,
Comme par le bras on secoue
Un homme qui dort trop longtemps.

Mais songez à ce que vous faites !
Hélas ! Cet ange au front si beau,
Quand vous m'appellez à vos fêtes,
Peut-être a froid dans son tombeau.

Peut-être, livide et pâlie,
Dit-elle dans son lit étroit :
« Est-ce parce que mon père m'oublie
Et n'est plus là, que j'ai si froid ? »
(Hugo, 1973, p. 212-213)

LÉOPOLDINE HUGO (1824-1843)

La fille aînée de Victor Hugo est morte noyée avec son mari Charles Vacquerie à peine quelques mois après leur mariage, le 4 septembre 1843. Il s'agit pour Hugo d'une date à la fois fatidique et structurante, puisqu'elle marquera le point de division entre les deux parties de l'immense recueil poétique *Les Contemplations* : *Autrefois* (1830-1843), constituée des trois livres *Aurore*, *L'Âme en fleur* et *Les Luites et les rêves*, et *Aujourd'hui* (1843-1855), constituée des livres *Pauca Meae* (« Quelques vers pour ma fille »), *En marche* et *Au bord de l'infini*. Au milieu du recueil est inscrite la date du 4 septembre 1843 suivie d'une suite de points qui font figure de cicatrice : mieux vaut passer sous silence ce que les mots ne peuvent traduire. Hugo reprend son fil poétique avec la pièce « Trois ans après », qu'il a effectivement composée trois ans après la tragédie, soit à l'automne 1846. Tout porte donc à croire que l'immense douleur de Victor Hugo mit quelques années avant de trouver son expression écrite. Pourtant,

C'EST EN SOMME GRÂCE À LA MORT QUE HUGO (RE)DÉCOUVRE L'UNIVERS

ET LA POSITION CENTRALE QUE LE POÈTE Y OCCUPE.

C'EST GRÂCE À LA MORT QU'IL RÉAPPREND À CÉLÉBRER L'EXISTENCE.

à peine avait-il appris la terrible nouvelle que, dans la voiture qui le conduisait de la région de La Rochelle à Paris, il se mit furieusement à jeter des vers sur papier. Hugo pensait en vers ; c'était la forme d'expression qui lui venait le plus naturellement. Mais ces vers écrits sur le coup de l'émotion ne furent jamais repris, jamais retravaillés, jamais mis en forme, sans doute parce que Hugo les jugeait dérisoires face à l'ampleur de sa perte. Peut-être a-t-il jugé que sa tristesse, une fois exprimée, était banalisée. Sans doute percevait-il aussi comme blasphématoire la colère qu'il éprouvait à l'endroit du Créateur dont il se sentait, en poète inspiré, un émissaire élu. Dans un des poèmes qui rendent compte du travail du deuil chez Hugo, « À Villequier », écrit à l'automne 1846, il s'adressera directement à Dieu pour expliquer sa colère initiale, celle de 1843 : « Considérez [...] Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire [...] :

Qu'une âme ainsi frappée
à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris
comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer !
(Hugo, 1973, p. 229-230)

Avant d'écrire avec précision et lucidité au sujet de la perte subie, il lui faudra donc laisser trois années faire leur œuvre, après lesquelles il écrira des vers à la fois posés et déchirants sur Léopoldine.

Laissez-moi lui parler,
incliné sur ses restes,
Le soir quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit rouvrant
ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait !
(Hugo, 1973, p. 230)

Hugo parle à sa fille « comme si » elle pouvait l'entendre ; il croira bientôt qu'elle l'entend effectivement. Il a accepté la mort ; il pourra bientôt la célébrer. Notons qu'il se garde dans un premier temps de publier ces vers. Avant la découverte du spiritisme, rien ne poussait Hugo à rendre publiques les poésies écrites à la mémoire de sa fille.

On sait que c'est avec le début de son exil sur l'archipel de la Manche⁵ que coïncident les deux années d'intenses expérimentations spirites de Victor Hugo et de ses proches (1853-1855). C'est avec les révélations des « tables parlantes » de Jersey que lui vient l'idée définitive de son livre des révélations, *Les Contemplations*, ce livre qui donnera

voix aux morts et que Hugo dédie « à la tombe » – et plus précisément à celle de sa fille⁶. Il peut y insérer les vers qu'il a écrits sur elle : ils s'intègrent naturellement à l'ensemble.

Tout porte à croire que c'est grâce à sa fille disparue que Hugo s'est intéressé au spiritisme. L'histoire de la découverte des tables parlantes par les proscrits de Jersey a souvent été racontée (voir par exemple J. et S. Gaudon, 1968 et Juin, 1984). Rappelons ici simplement que cette aventure collective commence le soir du dimanche 11 septembre 1853, alors que les Hugo hébergent Delphine de Girardin qui se propose de leur présenter le passe-temps qui fascine le Tout-Paris depuis peu. À cette fin, elle repère un guéridon convenable chez un antiquaire local. Il s'agit d'une petite table ronde qui sera posée sur la grande table carrée de Marine Terrace. Deux personnes mettent leurs mains sur cette table, qui transmettra les messages de l'au-delà par typtologie alphabétique, c'est-à-dire en frappant de petits coups correspondants à des lettres de l'alphabet : un coup pour la lettre *a*, deux coups pour la lettre *b*, et ainsi de suite. Des mots, voire des phrases prennent ainsi forme. Les résultats les plus convaincants sont obtenus lorsque Charles Hugo tient la table, de sorte que le clan Hugo voit en lui un médium particulièrement inspiré. Cette première séance réunit Delphine de Girardin, les deux Adèle Hugo (mère et fille), les fils François-Victor et Charles Hugo, Auguste Vacquerie (le frère du défunt mari de Léopoldine), le général Le Flô et M. de Tréveneuc. Hugo y assiste, sans doute un peu sceptique a priori, comme en témoigne son mutisme initial. De fait, la première partie de la soirée ne donne pas des résultats très satisfaisants. Mais un esprit se manifeste éventuellement qui s'identifie d'abord comme « fille », puis « fille morte », puis comme « l'âme d'une sœur ». Auguste Vacquerie indique dans les notes qu'il a prises après la séance que la plupart des participants (lui-même, le général Le Flô, Mme de Girardin, François-Victor et Charles Hugo), avaient perdu une sœur, de sorte que tous se sentaient personnellement interpellés. Quelque chose survient alors dont les pages des « procès-verbaux » ne peuvent nous donner qu'une vague idée : l'assemblée se met collectivement à croire à la réalité de la communication avec l'autre monde. Le scepticisme et le cynisme se dissipent subitement pour laisser place à l'émotion pure.

Le général Le Flô demande à l'esprit: « De qui es-tu la sœur? » On lui répond simplement: « Doute »; Le Flô revient à la charge: « Ton pays? »; réponse: « France » (Hugo, 1968, p. 1187). Auguste Vacquerie, qui comptait initialement au nombre des sceptiques, note à ce point de la séance: « Nous sentons tous la présence de la morte. Tout le monde pleure » (Hugo, 1968, p. 1187). C'est alors que Victor Hugo, persuadé de reprendre contact avec sa fille dix ans après sa disparition, commence à contrôler la séance:

- Es-tu heureuse ?
- Oui
- Où es-tu ?
- Lumière.
- Que faut-il faire pour aller à toi ?
- Aimer.

(À partir de ce moment où on est ému, note Vacquerie, la table, comme se sentant comprise. n'hésite plus. Dès qu'on l'interroge elle répond immédiatement. Quand on tarde à lui faire une question elle s'agite, va à droite et à gauche.)

[...]

- Vois-tu la souffrance de ceux qui t'aiment ?
- Oui.

[...]

- Es-tu contente quand ils mêlent ton nom à leur prière ?
- Oui.
- Es-tu toujours auprès d'eux ? Veilles-tu sur eux ?
- Oui.
- Dépends-tu d'eux de te faire revenir ?
- Non.
- Mais reviendras-tu ?
- Oui.

(Hugo, 1968, p. 1187-1188).

La séance est close à une heure et demie du matin, note Vacquerie. Léopoldine ne reviendra plus, mais ce premier contact aura été suffisant pour convaincre Hugo de l'intérêt du spiritisme. Au cours des deux années qui vont suivre, une foule d'esprits vont s'exprimer à tour de rôle via la table, notamment ceux de Dante, Robespierre, Shakespeare, Racine, mais aussi ceux d'entités abstraites comme la Mort, le Drame, la Tragédie, la Prière. Sous une forme à la fois cryptique et stylisée, ils apporteront à Hugo la confirmation de plusieurs de ses intuitions de « voyant » (car le poète se considère très littéralement comme un émissaire de Dieu sur Terre), confirmations auxquelles Hugo donnera à son tour une forme définitive dans le dernier livre des *Contemplations*. Ces confirmations sont sans doute d'une nature circulaire, puisqu'elles tirent leur origine des propos quotidiens de Victor Hugo et de certains de

ses écrits antérieurs, d'où elles passent à Charles Hugo, qui les transmet aux tables parlantes, qui les reconduisent enfin à Hugo père, poète à l'activité débordante entre 1853 et 1855. Cette métaphysique hugolienne se résume essentiellement à l'éternité de l'âme, et donc à l'invalidité du concept de mort. Toute la création serait en évolution constante, le mal et la souffrance y disparaissant de manière lente (imperceptible pour l'être humain) mais progressive et certaine. Même Satan sera éventuellement pardonné. La nuit, la douleur et notre conception aveugle de la mort nous empêchent de saisir la beauté et l'harmonie céleste qui sera à (très long) terme la réalité de tout un chacun. Cette vision de la créa-

seront plus tard intégrés dans *Les Quatre Vents de l'esprit*, dans *Toute la lyre* et dans la *Dernière Gerbe*, en plus de composer l'essentiel des immenses poèmes demeurés inachevés qui seront publiés après sa mort: *La Fin de Satan et Dieu*. Comme le dira Jean Gaudon, ces quinze mois rempliraient déjà « toute une vie d'écrivain » (Gaudon, 1969, p. 200). Véritablement, Hugo est saisi d'une sorte de « frénésie créatrice qui, même chez lui, paraît exceptionnelle » (Gaudon, 1969, p. 205-206). Les tables l'inspirent. Elles lui apportent la confirmation que « Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses » (Hugo, 1973, p. 228), et que si Hugo n'est plus ce passant « Qui marchait souriant, le soir, quand le



Claire Varin, Maison de Frida Khabo.

tion, Hugo la met en vers sous l'impulsion de sa conversation avec l'esprit de Léopoldine, moment d'extase qui lui permet de considérer la mort et l'absence d'un tout autre œil.

Les années d'expérimentation spirite auxquelles se livre Hugo en compagnie de ses fils François-Victor et Charles et de l'ami Auguste Vacquerie coïncident ainsi avec une période de production poétique d'une prodigieuse intensité. En une quinzaine de mois, à partir du début de 1854, Hugo devient une véritable forge de vers, produisant chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre avec une fécondité qui lui était jusqu'alors inconnue: sous le coup d'une inspiration qu'on dirait surnaturelle, il écrit les principales pièces des *Contemplations* et celles de la première série de *La Légende des siècles*; il produit aussi des massifs poétiques qui

ciel brille,]Tenant la main petite et blanche de sa fille » (Hugo, 1973, p. 417), il n'a toutefois pas tout perdu. Au contraire, la mort de Léopoldine, d'abord sentie comme une punition injustifiée, devient « l'épreuve inhumaine par laquelle le poète accède à la voyance » (Gaudon, 1969, p. 37). Le souffle de l'inspiration anime l'ensemble du clan Hugo, car les procès-verbaux des tables parlantes sont bien une création collective dont le principal orchestrateur est Charles Hugo, médium d'exception sans lequel les esprits de Jersey demeurent muets. Je crois comprendre que Charles, sous le coup d'une inspiration fulgurante, invente les messages de l'au-delà: tous ceux qui étaient présents le comprenaient, mais ne remettaient pas pour autant en question la validité des messages qui leur étaient transmis. C'est

qu'ils respectaient l'inspiration qui avait saisi aussi bien le père que le fils depuis leur établissement à Marine Terrace, maison réputée hantée. L'inspiration est après tout un phénomène mystérieux. Comment écarter d'emblée qu'elle tienne du surnaturel, surtout lorsqu'on est plongé dans l'atmosphère marine, insulaire, druidique et nocturne de Jersey? Norman Mailer a bien vu que toute activité créatrice, notamment l'écriture, tient un peu de la magie: «*on very good days, when your work is at its best and keeps revealing insights that you never knew were in you, it is not difficult to recognize that writing may [...] be a species of magic*» (Mailer, 2003, p. 230). Le clan Hugo ressent confusément qu'ils livrent une joute avec l'inconnu dont l'enjeu est la transcendance. Plutôt que de considérer leur ferveur spirite des années 1853-1855 comme un accès de délire, j'aime y voir un avatar du pari pascalien: rien à perdre, beaucoup à gagner. Et, effectivement, beaucoup de gagné: c'est en somme grâce à la mort que Hugo (re)découvre l'univers et la position centrale que le poète y occupe. C'est grâce à la mort qu'il réapprend à célébrer l'existence.

ALLEYNE KINGSLEY DOYLE (1892-1917)

L'engagement spirite a été le dernier coup d'archet de Conan Doyle. En effet, toute la dernière partie de son existence et de sa carrière sera consacrée à cette cause. À partir de 1917, date de la mort de son fils aîné, il investira temps et énergie à répandre «la nouvelle révélation» dans le cadre de conférences, de débats publics très courus, d'articles et de livres, les plus célèbres desquels (si l'on peut parler de célébrité pour cette partie de son œuvre qui est généralement passée sous silence) sont *The New Revelation* (1918) et *The History of Spiritualism* (1926). Il me faut ici profiter de l'occasion pour rendre hommage à l'énergie que catalyse sa *Nouvelle Révélation* chez le lecteur. Il s'agit d'un de ces opuscules qui, comme le manifeste de Marx et Engels ou ceux de Breton, peuvent changer une vie, puisqu'ils sont animés d'une foi ardente, apte à déplacer les montagnes intérieures. Ce qui, dans le cas qui nous occupe, est tout à fait paradoxal vu qu'il s'agit en quelque sorte d'un «livre qui n'existe plus», c'est-à-dire d'un livre qui a échoué sur le long terme et dont les révélations ne peuvent aujourd'hui nous sembler que loufoques, mais dont la force de frappe demeure paradoxalement intacte.

Si cette foi à toute épreuve en la réalité des phénomènes spirites caractérise la dernière partie de sa carrière, Doyle aimera rappeler qu'il s'intéresse au spiritisme depuis sa jeunesse. Et plus précisément depuis 1887, date à laquelle il avait publié

une lettre sympathisante dans la revue *Light*, importante officine du spiritisme britannique. Cette lettre faisait état d'une séance à laquelle il avait assisté et manifestait son «intérêt» pour les phénomènes de médiumnité. Si l'on se fie au reste de sa production écrite, toutefois, tout porte à croire que cet intérêt était tout théorique et n'engageait en rien l'auteur de Sherlock Holmes. Cet intérêt n'était pas encore foi. En effet, jusqu'en 1917, le spiritisme et les autres savoirs déviants tels que le magnétisme animal, la métépsychose et la transmission de pensée lui ont surtout servi de ressorts à la fiction, lui permettant de composer quelques nouvelles «surnaturelles» dans lesquelles il se joue en quelque sorte du paranormal à des fins de divertissement⁷. Ses fictions occultistes sont légères, voire humoristiques, comme si Doyle avait dans un premier temps observé les phénomènes spirites d'un œil intéressé mais détaché. Le ton change du tout au tout avec la Grande Guerre. Non seulement parce que Doyle y a perdu son fils, mais aussi parce que la mort, la perte et la souffrance envahissaient alors la Grande-Bretagne comme l'ensemble de l'Europe. Conan Doyle était l'homme de tous les engagements; il était l'une des personnalités publiques les plus en vue de son époque, signant lettres ouvertes, articles d'opinion et opuscules sur mille et un sujets d'intérêt public: «*If it wasn't matters as profound and important as divorce laws or the moral and maritime reputation of a nation it was galleries, the future of the zoo, the need for a new international language, care of roads, photography, the Loch Ness monster. The man attracted causes whether he liked it or not*», résume l'un de ses biographes (Coren, 1995, p. 118). Intellectuel public, Conan Doyle recevait un important courrier de lecteurs sollicitant son avis sur tel ou tel sujet. Au cours de la Grande Guerre, il reçoit des lettres déchirantes; celles de mères ou de pères qui ont perdu un fils au front; celles d'épouses qui y ont perdu leur mari. Plusieurs lecteurs lui écrivent à la recherche de consolation et d'un avis éclairé quant aux chances de survie des âmes; y aurait-il quelque fondement à cette prétention qu'ont les médiums d'entrer en contact avec les esprits des disparus? (Coren, 1995, p. 154.) Il fera le point dans *The New Revelation*: «*The clear call for our help comes from those who have had a loss and who yearn to re-establish connection. [...] I am in touch at present with thirteen mothers who are in correspondance with their dead sons. In each case, the husband, were he alive, is agreed as to the evidence. In only one case, so far as I know, was the parent acquainted with psychic matters before the war*» (Doyle, 1918, p. 132-133). Ce sont ces

pertes humaines, ces souffrances à la fois privées et collectives, qui sont à la source du regain d'intérêt pour les pratiques spirites et de l'essor de l'écriture automatique.

Ces appels de détresse que reçoit Doyle témoignent de la caducité des religions traditionnelles à l'aube du XX^e siècle. Il fut un temps où aucun doute ne planait quant au devenir des âmes humaines et à la possibilité de retrouver ses proches, à terme. Cette époque est révolue, comme le constate Doyle dans plusieurs passages de sa *Nouvelle Révélation*. On y lit par exemple: «*Religions are mostly petrified and decayed, overgrown with forms and choked with mysteries. We can prove that there is no need for this. All that is essential is both very simple and very sure*» (Doyle, 1918, p. 132). L'essentiel étant, justement, le dénominateur commun de la vaste majorité des religions: l'immortalité de l'âme. Les révélations que nous apportent les esprits de l'autre monde ne seront fatales qu'au seul matérialisme (Doyle, 1918, p. 68). Si les hommes ont cessé d'aller à l'église, notera-t-il en 1919 dans *The Vital Message*, ce n'est pas qu'ils aient tourné le dos à la religion mais plus simplement qu'ils ne peuvent plus se satisfaire des ébauches tâtonnantes qui nous ont guidés jusqu'à maintenant⁸. Les révélations qui nous viennent de l'autre monde vont droit au but. «*Realise not as a belief or a faith, but as a fact which is as tangible as the streets of London, that we are moving on soon to another life, that all will be very happy there, and that the only possible way in which that happiness can be marred of deferred is by folly and selfishness in these few fleeting years*» (Doyle, 1918, 136-137): les nouvelles venant de l'au-delà sont en somme résolument positives.

Qu'est-ce que la mort? Qu'arrive-t-il au sujet qui vient de mourir? Des esprits loquaces nous en ont informés:

He [celui qui vient de mourir] is presently aware that there are others in the room besides those who were there in life, and among these others, who seem to him as substantial as the living, there appear familiar faces, and he finds his hand grasped or his lips kissed by those whom he had loved and lost. Then in their company, and with the help and guidance of some more radiant being who has stood by and waited for the newcomer, he drifts to his own surprise through all solid obstacles and out upon his new life. (Doyle, 1918, p. 87)

Tout ce qui est absolument nécessaire à notre bonheur, nous le retrouverons dans l'autre monde, qu'il s'agisse des êtres aimés et perdus en cours de vie ou même d'animaux domestiques qui nous ont tenu à cœur. Si un amour véritable nous liait à notre épouse ou à notre mari, l'union conti-

LE RAPPORT À L'AU-DELÀ EST CHEZ CONAN DOYLE

D'UNE TELLE SIMPLICITÉ, D'UNE TELLE PURETÉ,

QU'ON EN VIENT À SE DEMANDER SI LE SPIRITISME

N'EST PAS D'ABORD ET AVANT TOUT CHEZ LUI

UNE FORME D'HYGIÈNE ÉMOTIVE.

nuera son cours. Nous aurons un corps : le nôtre dans sa plus grande perfection terrestre, tel qu'il s'épanouissait avant que l'âge, la maladie, l'embonpoint ou la fatigue le corrompent. Naturellement, ceux qui ont eu le malheur de perdre leurs enfants les retrouveront dès qu'ils auront franchi la frontière. La mort du credo spirite constitue en somme une libération.

Une libération digne d'être célébrée. Car c'est en s'adressant à la tombe que Conan Doyle a connu son plus grand moment d'élévation spirituelle, ce qu'il appelle « *the supreme moment of my spiritual experience* », c'est-à-dire une séance qui lui aura apporté confirmation de la survie de Kingsley.

It is almost too sacred for full description, and yet I feel that God sends such gifts that we may share them with others. [There] came a voice in the darkness, a whispered voice saying, '[...] it is I. I heard the word 'Father'. I said 'Dear boy is that you?' I had then the sense of a face very near my own, and of breathing. Then the clear voice came again with an intensity and note very distinctive of my son, 'Forgive me!' I told him eagerly that I had no grievance of any kind. A large, strong hand then rested upon my head, it was gently bent forward, and I heard and felt a kiss just above my brow. 'Tell me, dear, are you happy?' I cried. There was a silence, and I feared he was gone. Then on a sighing note came the words, 'Yes I am so happy'⁹.

La seule possibilité d'un tel contact doit nous permettre de vivre sans refouler constamment l'idée de la mort. Car l'objectif n'est certes pas de communiquer constamment avec les disparus, mais bien d'apprivoiser leur absence en sachant que tout vient à point à qui sait attendre. « *If your boy were in Australia, you would not expect him to continually stop his work and write long letters at all seasons. Having got in touch, be moderate in your demands. [...] you can, it seems to me, wait for that short period when we shall all be re-united.* » (Doyle, 1918, p. 133)

L'absence demeurera l'absence. On ne peut véritablement compter sur le spiritisme pour nous rendre ceux que nous avons perdus. Les esprits apportent une consola-

tion à long terme, et d'une nature abstraite ; ils enseignent à se réconcilier avec l'absence. Car la mort se réduit à l'absence. Conan Doyle estime que les absents se manifestent notamment à notre conscience par la voie du rêve.

[The] home of our dead seems to be very near to us – so near that we continually, as they tell us, visit them in our sleep. Much of that quiet resignation which we have all observed in people who have lost those whom they loved – people who would in our previous opinion have been driven mad by such loss – is due to the fact that they have seen their dead, and that although the switch-off is complete and they can recall nothing whatever of the spirit experience in sleep, the soothing result of it is still carried on by the subconscious self.

(Doyle, 1918, p. 111-112)

Cette observation m'intéresse en cela qu'elle tient la route même si l'on refuse de croire au surnaturel et à l'action concrète des âmes disparues. Je rêve à celle que j'ai perdue, je songe à celui qui me manque, et sa présence emplit ma conscience au point de me reconforter. Son absence se transforme en présence. La croyance à la vie après la mort devient ainsi un peu plus rationnelle. En fait, le rapport à l'au-delà est chez Conan Doyle d'une telle simplicité, d'une telle pureté, qu'on en vient à se demander si le spiritisme n'est pas d'abord et avant tout chez lui une forme d'hygiène émotionnelle. Oubliez les tables tournantes, le recueillement solennel et les questions posées sur les douze coups de minuit. Nous sommes tous des médiums, explique Doyle, et plus notre mode de liaison avec les esprits sera direct, moins il sera théâtral, mieux cela vaudra. Ouvrez grand votre esprit. Privilégiez le recueillement individuel et l'écriture automatique. Vous constaterez

vraisemblablement que vous n'êtes pas seul. Je est plusieurs autres : tous ceux sans qui je ne peux envisager ni ma propre identité ni mon propre rapport au monde.

J'ai évoqué dans ces quelques pages la foi spirite de Victor Hugo et d'Arthur Conan Doyle parce qu'elle constitue un fascinant exemple de l'acceptation graduelle, puis de la célébration, de la mort. Comment appréhender l'absence, après avoir postulé que l'absence (définitive) des êtres chers constitue l'expérience la plus traumatisante à laquelle nous devons nous confronter ? Conan Doyle pose en somme la question : mon fils est mort, mais s'il était en Australie, la situation serait-elle fondamentalement différente ? S'il était à l'étranger, il me manquerait, mais il continuerait à exister en moi. Je pourrais continuer à dialoguer intérieurement avec lui, et parfois lui écrire. La mort est-elle essentiellement différente de l'absence ? En effet, le disparu continue d'exister en moi et, par conséquent, continue d'exister. Milan Kundera évoque dans un essai l'émouvante conclusion du roman *The Wild Palms* de Faulkner. Un homme est condamné à dix ans de prison, accusé d'avoir causé la mort de celle qu'il aime. On lui apporte dans sa cellule un comprimé de poison. Il refuse toutefois d'emprunter cette voie d'issue, « car sa seule façon de prolonger la vie de la femme aimée c'est de la garder dans son souvenir » (Kundera, 1993, p. 324). Il résume ainsi la question : « Tout simplement un mort que j'aime ne sera jamais mort pour moi. Je ne peux même pas dire : je l'ai aimé ; non, je l'aime. Et si je refuse de parler de mon amour pour lui au temps passé, cela veut dire que celui qui est mort *est*. C'est là peut-être que se trouve la dimension religieuse de l'homme » (Kundera, 1993, p. 324).

Plutôt que de faire d'elles un objet de mépris et de ridicule, il me semblerait sage d'aborder les croyances spirites en se rappelant qu'elles mettent à nu ce que l'expérience humaine a de plus profondément inacceptable, et qu'elles tentent de faire face à cette réalité. Exister dans la conscience de ceux qui nous aiment, c'est exister, même si la mort a fait son œuvre. Les expérimentations spirites de Victor Hugo et d'Arthur Conan Doyle nous font entrevoir que l'imaginaire est constitutif de la réalité et que l'identité transcende la mortalité.

LA MORT EST-ELLE ESSENTIELLEMENT DIFFÉRENTE DE L'ABSENCE ?

EN EFFET, LE DISPARU CONTINUE D'EXISTER EN MOI

ET, PAR CONSÉQUENT, CONTINUE D'EXISTER.

Bibliographie

COREN, Michael (1995). *Conan Doyle*, Londres, Bloomsbury.

DOYLE, Arthur Conan (1918). *The New Revelation*, Londres, Hodder and Stoughton.

DOYLE, Arthur Conan (1987). *The Supernatural Tales of Sir Arthur Conan Doyle*, éd. de Peter Haining, New York, Gramercy Books.

GAUDON, Jean et Sheila (1968). «Présentation» des *Procès-verbaux des séances des tables parlantes à Jersey*, dans Victor HUGO, *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, Paris, Le Club français du livre, 1968, t. IX, p. 1167-1184.

GAUDON, Jean (1969). *Le Temps de la contemplation. L'œuvre poétique de Victor Hugo des Misères au Seuil du gouffre (1845-1856)*, Paris, Flammarion.

HOUELLEBECQ, Michel (1994). *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éditions J'ai lu.

HUGO, Victor (1973). *Les Contemplations*, éd. de Pierre Albouy, Paris, Gallimard, «Poésie» (1856).

HUGO, Victor (1968). *Procès-verbaux des séances des tables parlantes à Jersey*, Jean et Sheila Gaudon (éd.), dans *Œuvres complètes*, édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, Paris, Le Club français du livre, 1968, t. IX, p. 1185-1490.

JUIN, Hubert (1984). *Victor Hugo*, t. II (1844-1870), Paris, Flammarion.

KUNDERA, Milan (1993). *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard.

MAILER, Norman (2003). «The Occult», dans *The Spooky Art. Some Thoughts on Writing*, New York, Random House.

PLATON (1950). *Apologie de Socrate*, dans *Œuvres complètes*, trad. de Léon Robin, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», t. I, p. 147-183.

PRÉVOST, Maxime (2003). «Les Mystères de Jersey. Représentations de Hugo en spirite», dans M. Prévost et Y. Hamel (dir.), *Victor Hugo 2003-1820. Images et transfigurations*, Montréal, Fides, p. 29-41.

Notes

1. Voir *Apologie de Socrate*, 40, 41 (dans Platon, 1950, p. 180-182).
2. Pour un survol de la question, voir mon article «Les Mystères de Jersey. Représentations de Hugo en spirite» (Prévost, 2003).
3. Les principaux écrits occultistes d'Arthur Conan Doyle sont *The New Revelation* (1918), *The Vital Message* (1919), *The Wanderings of a Spiritualist* (1921), *The Coming of the Fairies* (1922), *The History of Spiritualism* (1926), *Pheneas Speaks* (1927) et *The Edge of the Unknown* (1930).
4. Voir Houellebecq, 1994, p. 126: «Dimanche matin, je suis sorti un petit peu dans le quartier; j'ai acheté un pain aux raisins. La journée était douce, mais un peu triste, comme souvent le dimanche à Paris, surtout quand on ne croit pas en Dieu.»
5. Opposant farouche du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et du Second Empire, Victor Hugo vivra en exil de la fin de 1851 à 1870, d'abord à Bruxelles, puis dans les îles anglo-normandes de Jersey (de 1852-1855) et de Guernesey (à partir du 31 octobre 1855).
6. Voir le poème épilogue, «À celle qui est restée en France» (Hugo, 1973, p. 412).
7. Plusieurs de ces nouvelles sont réunies dans Doyle, 1987.
8. «*Men have largely ceased to go to church. It is not that they are irreligious. It is that they have outgrown this presentiment of religion*» (cité dans Coren, 1995, p. 165).
9. *Two Worlds Christmas Supplement*, 19 décembre 1919 (cité dans Coren, 1995, p. 164).